

LA III^e INTERNATIONALE ORGANE DE LA POLITIQUE D'ETAT BOLCHEVIQUE...

Il ne faut d'ailleurs pas croire que nous sommes les seuls à voir les choses en Russie comme nous les avons décrites: absolument pas. Les chefs des différents partis communistes européens, dans la mesure où ils ne sont pas des gramophones sans cervelle des dictateurs de Moscou et ont encore conservé quelque jugement personnel, savent très bien quelle est la situation en Russie soviétique. Malheureusement, la plupart d'entre eux n'ont pas le courage moral, pour des raisons partisans, de dire la vérité à l'opinion publique. C'est seulement à l'occasion d'une rupture que l'on apprend tel ou tel détail.

Il est généralement connu que le Parti Socialiste Italien a été le premier à rendre des hommages inconditionnels au bolchevisme. «Avanti», son organe central, a glorifié Lénine dans les termes les plus emphatiques et le parti s'est déclaré presque unanimement pour Moscou. Mais, après le retour de Russie de quelques délégations italiennes, certains bruits circulèrent sous le manteau, permettant de penser que maint partisan avait considérablement perdu de son enthousiasme, après avoir personnellement vu le paradis du «communisme». On ne disait naturellement rien en public, au contraire la presse socialiste continuait d'entonner sur tous les tons les louanges du bolchévisme. Cependant, certains détails de ce que quelques-uns avaient pu voir et apprendre en Russie transpirèrent peu à peu, jusqu'à ce que quelque chose en parvienne à la presse bourgeoise, qui fit des révélations. Ce furent surtout ces indiscrétions qui déterminèrent les gens de Moscou à exiger des italiens une profonde «épuration» de leur parti. C'est au cours de cette querelle entre frères que Serrati, rédacteur en chef d'«Avanti» et jusqu'alors une des personnalités les plus célèbres à Moscou et dans la III^e Internationale, fit à Lénine la caractéristique réponse suivante:

« Je ne veux pas engager la polémique sur votre proposition de remplacer les anciens dirigeants de toutes les organisations prolétariennes, non seulement politiques, mais aussi syndicales, coopératives, culturelles, etc... par de nouveaux, tous communistes. Ce que je sais, c'est qu'il y aurait de grandes difficultés à la réaliser en Italie, où nous manquons d'hommes convenables. Il se peut que bien des derniers venus se présentent comme les communistes les plus radicaux, uniquement pour arriver aux positions dirigeantes. C'est là un sérieux danger, que vous connaissez bien, car c'est un des plus douloureux parmi ceux qui accablent votre République. Depuis la Révolution d'Octobre, le nombre des membres de votre parti a décuplé, sans que vous y ayez beaucoup gagné, malgré votre très stricte discipline et les épurations périodiques. Toute la valetaille est passée à vous, parce que vous êtes puissants. Le mérite de la Révolution vous revient, mais ceux que l'on pourrait appeler les requins de la Révolution sont coupables de ses fautes et de ses bassesses. Ce sont les mêmes qui ont fondé cette bureaucratie stupide et terrible, et qui veulent créer à leur profit de nouveaux privilèges dans la République soviétique, tandis que les masses ouvrières et paysannes, patientes et résignées, supportent tout le poids de la Révolution et s'opposent à tous les privilèges. Ce sont les nouveaux venus, les révolutionnaires d'hier, qui ont, en exagérant tout, répandu la terreur, pour en faire un moyen d'arriver à leurs fins. Ce sont eux qui, par-dessus les souffrances des masses, ont fait de la Révolution prolétarienne l'instrument de leur plaisir et de leur domination. Désormais, instruits par notre expérience et la vôtre, nous voulons y regarder à deux fois avant d'accepter comme la plus pure perle quiconque se présentera à nous comme un communiste frais émoulu, pour lui confier la direction de notre gouvernement et, à plus forte raison, s'il était hier encore partisan de la guerre, de l'Union Sacrée et des membres du gouvernement».

Quand s'ouvrent les yeux:

Ces quelques lignes de Serrati sont importantes à plus d'un point de vue. Elles nous montrent, en premier lieu, que même dans les milieux communistes - Serrati était encore partisan convaincu de

Moscou, lorsqu'il les écrivit - on ne se fait pas d'illusions sur le véritable état des choses en Russie. Que l'on taise de telles choses ou, pire encore, que l'on continue, en dépit de ce que l'on sait et de sa conscience, d'en rapporter d'autres dont on sait qu'elles contredisent totalement la vérité, c'est bien, à notre avis, le plus grand crime qui fut jamais perpétré contre la classe ouvrière. La plupart le commettent par lâcheté morale, tremblant à l'idée d'être soupçonnés du crime de «contre-révolution». Ce qui n'empêchera pas, naturellement, que ce soit précisément de ce côté-là que seront lancés les plus gros pavés sur les Bolchéviks, l'heure venue. Mais chez l'autre, ce n'est autre chose que froid calcul et diplomatie secrète dans l'intérêt de la «raison du Parti».

Naturellement, Serrati a été maudit et dûment traité de «contre-révolutionnaire». Cependant, on s'habitue à de tels petits détails et ne les prend plus au tragique, car on sait bien aujourd'hui que louanges et blâmes sont, comme tout le reste, soumis à Moscou à l'offre et à la demande. Il n'est que de rappeler le cas d'Ernst Däumig, en Allemagne: Lénine en personne le traita certes de «lâche petit-bourgeois» et de «réactionnaire», mais tout changea dès qu'il entra au Parti communiste, où il fut aussitôt élu au Comité Central, malgré les belles qualités que lui avait attribuées Lénine.

Mais Serrati a touché là un autre point de la plus haute importance, à savoir l'influence du bolchévisme sur le mouvement ouvrier international. En fondant la IIIème Internationale, le gouvernement soviétique s'est donné un organisme destiné à promouvoir les directives de sa politique dans la classe ouvrière des différents pays. Au début, on n'y voyait pas du tout clair dans les buts véritables et les activités de cette organisation. La banqueroute de la IIème Internationale, lorsqu'éclata la première guerre mondiale, et la forte influence de la révolution russe sur les travailleurs du monde entier, réveillèrent partout dans le prolétariat le désir d'une nouvelle association internationale, désir d'autant plus fort que la situation générale créée par la guerre était très révolutionnaire. Ainsi la création de la IIIème Internationale rencontra-t-elle la sympathie générale. Et comme personne n'avait au début, comme nous l'avons dit, une idée claire des buts et des méthodes de cette nouvelle association, il n'y a rien d'étonnant à ce que toutes les tendances socialistes se soient déclarées prêtes à y entrer. Ainsi des tendances tout à fait modérées, comme le *Parti Socialiste Espagnol* ou l'*Independent Labour Party* anglais, prises par l'atmosphère générale, manifestèrent publiquement leur sympathie, et des organisations syndicalistes, voire anarchistes, se laissant aussi entraîner par le courant, annoncèrent leur adhésion. On aurait pourtant été en droit d'attendre un peu plus de réserves de ces dernières.

Le rôle de la IIIème Internationale:

Comme toujours, notre vieil ami et combattant Enrico Malatesta avait aussitôt et justement saisi le fond de l'affaire, lorsqu'il écrivait dans l'*«Umanita Nova»* les lignes suivantes, qui méritent qu'on s'y arrête:

«Quelle sorte d'association est donc cette IIIème Internationale, dont l'existence nous paraît encore de nature très mystique et qui ne doit, jusqu'à nouvel ordre, tout son prestige qu'au fait qu'elle nous vient de Russie, pays qui, s'il se trouve certes en état de révolution, n'en reste pas moins entouré des nuées de la légende? A-t-elle jusqu'ici un programme précis, qui puisse être accepté de toutes les tendances qui souhaitent s'associer à elle? Ou bien son programme ne sera-t-il présenté, discuté et formulé qu'au cours du premier congrès? Et si tel est le cas, quelle position le congrès prendra-t-il? Sera-t-il prêt à recevoir les délégués de toutes les organisations et de tous les partis ouvriers et à garantir à tous les mêmes droits? Invitera-t-il, en particulier, les anarchistes et leur permettra-t-il de prendre part à ses travaux? Si la IIIème Internationale ne veut être qu'une organisation sur le modèle des partis socialistes, dont le but est la conquête du pouvoir politique et l'établissement de la prétendue «dictature du prolétariat», destinée à créer un Etat communiste autoritaire, il est évident que nous n'avons rien à faire dans ses rangs. Une véritable Internationale du peuple travailleur devrait rassembler tous les travailleurs parvenus à la conscience de leurs intérêts de classe, tous les travailleurs courbés sous le joug de l'exploitation et désireux de s'en délivrer, tous les travailleurs décidés à combattre le capitalisme, chaque tendance utilisant dans cette lutte les moyens qui lui paraissent les plus appropriés. Tous, anarchistes, socialistes, syndicalistes, pourraient se rassembler dans une telle Internationale, sans qu'une tendance quelconque soit forcée de renoncer à ses buts et moyens propres. Chacun y trouverait un terrain pour sa propagande et, en même temps, un puissant levier pour pousser les masses au combat décisif. C'est cette heure que nous attendons avec espoir».

Aujourd'hui nous sommes tout à fait éclairés sur les buts et les tendances de la IIIème Internationale et l'expérience nous a prouvé combien Malatesta avait raison de recommander à nos camarades un peu plus de réflexion avant leur décision.

Les fameux - et tristement célèbres - 21 points du 2ème Congrès devraient avoir ouvert les yeux à quiconque n'a pas encore perdu l'habitude de penser. Ce centralisme poussé à l'extrême est la négation de toute liberté, la suppression de toute initiative personnelle, la dégradation du mouvement ouvrier en un troupeau de moutons, qui n'a qu'à se soumettre, les yeux fermés, aux instructions d'en haut. Exactement comme l'on a étouffé dans l'œuf tout mouvement indépendant en Russie et fait taire toute opposition au moyen des mitrailleuses et des bagnes, on essaie maintenant de faire passer l'ensemble du mouvement ouvrier international sous les fourches caudines. La réussite de cette tentative signifierait la fin de tout mouvement socialiste authentique, la pétrification sans espoir des idées et la mort de tous les germes susceptibles de développement et de toutes les formes de vie sur la voie du socialisme. L'Eglise catholique romaine elle-même n'a jamais osé jusqu'ici «octroyer» à ses fidèles un code de l'absence de liberté et de la servitude spirituelle érigée en principe, tel qu'il s'incarne dans ces fameux 21 points. L'idée de subordonner un mouvement s'étendant à tous les pays et dépendant donc des circonstances particulières à chacun d'eux, au pouvoir et aux ordres rigides d'une centrale trônant à Moscou, est en soi si monstrueuse qu'elle n'a pu naître que dans un cerveau possédé par l'idée fixe de diriger les hommes à son gré, comme les personnages d'un théâtre de marionnettes. Une idée grandiose, en vérité, et qui ferait honneur à un Ludendorff.

Le plus fort est que l'on a effectivement essayé de faire passer ces principes insensés dans la réalité pratique. Ainsi la tragédie sanglante, si désastreuse pour la classe ouvrière, du dernier «soulèvement de mars» en Allemagne est-elle le résultat direct de cette funeste politique. On a poussé les ouvriers d'Allemagne centrale à ce mouvement, dont tout être sensé ne pouvait ignorer à l'avance qu'il se terminerait inmanquablement par un terrible fiasco, la plus petite condition d'un soulèvement général des masses n'existant pas à l'époque. Ce fut une insurrection sur commande, le résultat d'un diktat. Le prononcamento du docteur Paul Lévi et les discussions qui s'ensuivirent au sein du *Parti communiste allemand* ont permis de faire un peu de lumière sur cette sombre affaire. Quiconque n'est pas atteint d'une inguérissable cécité peut y voir clairement que, comme l'a dit le docteur Lévi, «*la première incitation à cette action, sous la forme où elle s'est déroulée, n'est pas venue du côté allemand*». Comme personne d'autre que Moscou ne pouvait y avoir intérêt, il est clair qu'elle provient donc de la centrale moscovite. Le gouvernement soviétique se trouvait à l'époque dans une situation difficile: les grèves à Pétrograd, le soulèvement de Kronstadt, la misère générale avaient créé en Russie une atmosphère, qui menaçait de devenir dangereuse pour lui. Une diversion était donc bienvenue et le malheureux soulèvement d'Allemagne centrale la lui apporta. La presse communiste gouvernementale russe publia les compte rendus les plus délirants sur la «nouvelle révolution» en Allemagne et sur la progression, traitant en même temps de contre-révolutionnaire quiconque attaquait, en ce moment décisif, le gouvernement soviétique dans le dos. Et, pendant que les tribunaux militaires liquidaient les matelots de Kronstadt et que la Tcheka organisait la chasse aux anarchistes et aux syndicalistes, les ouvriers allemands étaient menés à une catastrophe qui devait servir de paravent aux dirigeants soviétiques. On employa alors, qui plus est, les moyens les plus répréhensibles pour cacher sans aucun scrupule aux travailleurs communistes d'Allemagne centrale, engagés dans le combat, la situation exacte dans leur pays. On leur raconta, entre autres contes à dormir debout, que Berlin était en flammes et que la classe ouvrière s'était levée comme un seul homme dans la Ruhr, alors qu'en fait leur mouvement n'avait rencontré pour ainsi dire aucun écho dans le pays.

Ainsi, des centaines de courageux ouvriers furent-ils condamnés à la mort ou aux travaux forcés, victimes de la diplomatie secrète propre au parti communiste. Les stupides pauvres diables à la tête de la centrale communiste de Berlin, incapables d'autre chose, étouffés qu'ils sont par le respect, que de ramper devant les dictateurs moscovites, doivent encore maintenant supporter d'être publiquement tancés par Lénine et Trotski, en remerciement de leur servile obéissance aux instructions de Moscou. En fait, cela n'a d'autre but que d'effacer les traces qui conduisent d'Allemagne centrale à Moscou et n'est rien d'autre qu'un nouvel intermède de la tactique machiavélique que l'on manie là-bas avec tant de maestria.

Rudolf ROCKER.